



RETOUR AU COUVENT

Jacques Lafarge

RETOUR AU COUVENT

Après cet interminable déjeuner de mariage, Ramos décida de rentrer à pied malgré la neige qui couvrait le sol. Tout juste sorti de prison, la longue période de privations qu'il venait de subir l'avait conduit à abuser du médiocre Chardonnay de la noce. Fils d'immigrés argentins de l'après guerre, Gustavo Miguel Ortega i Llorens dit Ramos s'était fait connaître en vendant au Metropolitan Museum de New-York un faux Rembrandt, réalisé par un mystérieux faussaire dont il ne révéla jamais l'identité. Mais le coup de maître qui lui valut à la fois la célébrité et ces 8 années passées entre les barreaux fut incontestablement la vente de la Pyramide du Louvre à un milliardaire chinois.

Il s'était dit que le froid glacial de cet après-midi d'hiver lui ferait du bien. Mais, en arrivant à la petite place sur laquelle donnait son appartement, l'inquiétude le saisit. Il voyait flou. Il s'assit sur un banc pour tenter de reprendre ses esprits. En vain. Progressivement, les arbres devant lui et les immeubles en arrière plan disparurent dans un halo blanchâtre. Pris de panique, il fouillait dans ses poches à la recherche de son téléphone pour appeler du secours lorsque le halo se dissipa. Il voyait de nouveau net mais il se trouvait maintenant devant un jardin verdoyant. Il le reconnut tout de suite : c'était le jardin de la maison familiale que tout le monde appelait Le Couvent.

Ramos crut à une hallucination. Il se leva et marcha en direction de ce décor angoissant dans l'espoir de le faire disparaître. Au contraire, les insectes qui crissaient dans les plates bandes comme le parfum entêtant de la haie de troènes autour du bassin lui confirmaient qu'il était bel et bien dans le jardin du Couvent par une belle soirée de printemps. Comment pouvait-il s'être transporté instantanément dans ce lieu de son enfance ? Incrédule, il se pencha au dessus de l'eau pour vérifier que les poissons rouges étaient bien dans le bassin. Un frisson d'horreur lui parcourut le dos et tous les membres. Au lieu des poissons, le cadavre d'un homme flottait entre deux eaux. Son visage livide ressortait sur le fond noir du bassin et la lumière du couchant se reflétait en taches sur les ondulations de son pardessus. Il eut l'impression de se retrouver dans l'horrible cauchemar qu'il faisait souvent, dans lequel il avait tué quelqu'un sans pouvoir se souvenir de qui il s'agissait. Dans son rêve, il avait réussi à dissimuler son meurtre pendant très longtemps mais il était certain que l'enquête reprenait, et qu'il allait être arrêté. Le sentiment de culpabilité et l'angoisse d'être

découvert étaient si intenses qu'il se réveillait, tremblant et en nage. Mais cette fois, c'était un vrai cadavre qu'il avait devant lui. Terrifié, il courut se réfugier à la maison en criant : Ce n'est pas moi qui ai tué cet homme, ce n'est pas moi qui ai tué cet homme..

Dans le hall, l'atmosphère familière du Couvent le rassura un peu. Les carreaux de ciment peint au sol, l'odeur de cire de l'escalier, les tableaux de scènes de chasse aux murs, tout était bien là, ravivant l'atmosphère chaleureuse des vacances passées avec ses grands-parents. La maison semblait déserte. Il monta au premier, non sans vérifier que la quatrième marche craquait, puis, arpentant le couloir, il inspecta les chambres une à une. Rien n'y avait changé et, comme c'était toujours le cas lorsqu'elles étaient restées longtemps inoccupées, elles sentaient le moisi. Arrivé au bout du couloir, il allait pousser la porte de la bibliothèque, lorsqu'il entendit un bruit à l'intérieur. Il se figea sur place. Après un temps, n'entendant plus rien, il risqua :

- Il y a quelqu'un ?

- Je suis là, Monsieur Ortega. J'espérais votre visite.

Une décharge d'adrénaline lui coupa les jambes.

- Entrez donc, je vous en prie. insista la voix.

Le ton était étrangement aimable. S'enfuir lui parut risqué. Il poussa la porte. Grimpé sur l'échelle, un homme, de dos, consultait un des milliers d'ouvrages qui tapissaient les quatre murs de la bibliothèque. Sans se presser, l'homme remit le livre en place et descendit de l'échelle.

- Bonjour, Ramos. Je me présente : inspecteur Clouzot de la brigade criminelle..

Un inspecteur de police ! On enquêtait certainement sur le meurtre de l'homme dans le bassin. Comment connaissait-il son nom ? Et pourquoi prétendait-il l'attendre ? Ramos prit peur. Il se tourna vers la porte pour ressortir, mais un petit chien hirsute jaillit des pieds de l'inspecteur en aboyant et lui attrapa le mollet. Ramos secouait la jambe pour se débarrasser de l'animal.

- Rappelez votre chien, bon sang. Il me fait mal.

- Molly, arrête ! Lâche la jambe du monsieur, voyons. Tu vois bien qu'il souhaite s'en aller.

Molly lâcha prise. Ramos détestait ce genre de petits roquets teigneux. Faisant le beau planté devant lui, il grognait encore en le fixant de ses petits yeux noirs.

- Je suis désolé. Molly a du remarquer chez vous un détail qui ne lui a pas plu. Elle est très sensible aux détails. Dans notre métier, les détails sont très important, voyez-vous. Le coupable est toujours trahi par un détail.

- C'est intolérable. Je me plaindrai auprès de votre hiérarchie. Que faites vous ici avec ce chien ?

- J'enquête sur une disparition inquiétante signalée dans le voisinage. Un homme est sorti de chez lui pour fumer une cigarette avant-hier soir et il n'est toujours pas revenu. Vous n'avez pas croisé quelqu'un en arrivant, tout à l'heure ? Il portait un grand manteau sombre.

Pourquoi ce soi-disant inspecteur feignait-il d'ignorer qu'il y avait un cadavre dans le bassin ? Cela ressemblait à un piège. Il valait mieux ne pas parler du cadavre.

- Je suis arrivé ici par hasard, il n'y a que quelques minutes. Je n'ai vu personne.

- C'était la maison de vos grands-parents, n'est-ce pas ?

- En effet. Mais je ne vois pas le rapport avec votre enquête.

- Vous prétendez être arrivé "par hasard" à la maison de vos grands-parents. Reconnaissez que c'est surprenant.

Le ton affable du policier ne faisait qu'aggraver l'inquiétude de Ramos.

- Écoutez, continuez votre enquête à votre guise, moi je m'en vais. Et rappelez votre roquet, qu'il ne me saute pas dessus.

- Comme vous voulez. fit l'inspecteur Clouzot en ajoutant sèchement : Molly, au pied !

Il n'y avait qu'une chose à faire : fuir cet inquiétant policier. Ramos allait se précipiter vers la porte mais l'inspecteur l'interpella à nouveau.

- Vous avez déjà eu affaire à la police, n'est-ce pas ?

Le "déjà" lui glaça le sang.

- C'était il y a 8 ans. J'ai été condamné et j'ai purgé ma peine. Je ne suis sorti de prison qu'hier matin. Vous voyez bien que cela n'a rien à voir avec votre affaire.

- Pourquoi vous justifiez-vous ? Je suis convaincu que vous n'avez effectivement rien à voir avec cette disparition. Ais-je dit quelque chose qui vous a fait croire que je pensais le contraire ?»

Il allait en venir au cadavre du bassin. Ramos explosa.

- Mais qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ? Depuis le début vous tournez autour du pot avec votre petit air mielleux. J'en ai assez. Laissez-moi m'en aller.

- Comme vous voulez. Ce n'est pas moi qui vous retiens.

Ramos se rua vers la porte. Elle s'était refermée et, elle-même couverte d'étagères à livres, elle ne se distinguait plus du mur. Luttant contre la panique, Ramos chercha à repérer la ligne de son contour mais son regard se perdait parmi tous les livres. De ses mains, il se mit à balayer fébrilement les rayonnages pour trouver la poignée. Le souffle court, en désespoir de cause, il se tourna vers l'inspecteur Clouzot. Le policier le regardait, l'air narquois. Ramos essaya de hurler mais aucun son ne pouvait sortir de sa gorge nouée. Une main lui secouait l'épaule.

-Monsieur. Eh ! Monsieur. Réveillez-vous. Vous ne pouvez pas rester sur ce banc, il fait trop froid.

Ramos eut besoin de quelques instants pour se remémorer où il était. Penchée sur lui, Camille le scrutait, inquiète. Lui ne voyait que l'iris de ses yeux, d'un bleu profond entouré d'une fine couronne dorée.

- Je dois être encore en train de rêver. Ou alors je suis mort. Êtes-vous un ange ?

- Non, désolée, mais au moins cela confirme que vous n'êtes pas mort.

- Puis-je vous toucher, s'il vous plaît ?

Il tendit la main vers la joue de Camille. Elle accepta cette caresse incongrue, jusqu'à ce que Ramos commence à la prolonger vers son cou. Elle écarta son bras en lui adressant un regard étonné accompagné d'un petit sourire.

- Je ne rêve pas, en effet. En revanche, je persiste à penser que vous êtes un ange. Savez-vous que vous m'avez sauvé ?

- Ça oui ! Sans moi, vous seriez mort de froid sur ce banc.

- Je ne parle pas de cela. Vous m'avez sorti d'un cauchemar affreusement angoissant. Grâce à vous – et à la beauté de vos yeux – je me réveille serein et joyeux.

- J'en suis ravie. Mais, à mon tour, puis-je vous poser une question indiscrète. ?

- Que pourrais-je refuser à un ange ?

- Il me semble vous reconnaître. Êtes-vous Ramos Ortega ?

- i Llorens. C'est bien moi.

- Ramos Ortega i Llorens : l'homme qui a vendu la Pyramide du Louvre ! Je n'en reviens pas.

- Vous êtes choquée ?

- Mais non. Je suis journaliste et je prépare un ouvrage sur les grands escrocs de toutes les époques. Vous êtes sur ma liste, évidemment. Accepteriez-vous de me parler de vous ?

Avec grand plaisir, bel ange aux yeux bleus. J'habite là, vous voyez, au premier étage. Venez, nous pourrions parler de tout ce que vous voulez devant un bon feu.

Ramos essaya de se lever, mais le vin de la noce faisait encore son effet.

- Oh là là ! fit Camille - On dirait que vous avez fait quelques excès. Appuyez-vous sur mon épaule.

Elle lui passa la main autour de la taille pour le soutenir. Ils traversèrent prudemment la petite place enneigée, Camille riant aux éclats à chaque fois qu'elle était obligée de rattraper les faux pas de Ramos.